

# New Europe College Yearbook 1999-2000



---

CĂTĂLIN CIOABĂ  
OVIDIU CONSTANTIN CRISTEA  
MIHAELA CZOBOR-LUPP  
MĂDĂLINA DIACONU  
ȘTEFAN GHENCIULESCU  
SORIN IONIȚĂ  
MARIUS LAZĂR  
GEORGIAN TIBERIU MUSTAȚĂ  
TOADER NICOARĂ  
IOAN I.C. OPRIS  
ROBERT D. REISZ

---

Editor: Irina Vainovski-Mihai

Copyright © 2003 – New Europe College

ISBN 973 –85697 – 7 – X

NEW EUROPE COLLEGE

Str. Plantelor 21

023971 Bucharest

Romania

Tel. (+40-21) 327.00.35, Fax (+40-21) 327.07.74

E-mail: nec@nec.ro



## OVIDIU CONSTANTIN CRISTEA

Né en 1965, à Constantza

Doctorant à l'Université Libre de Bruxelles et à l'Institut d'Histoire « Nicolae Iorga », Bucarest

Chercheur à l'Institut d'Histoire « Nicolae Iorga », Bucarest

Membre de l'Institut de Généalogie et Héraldique « Sever Zotta », Iassy

École Doctorale Régionale d'Europe Centrale, Bucarest, 1994-1995

Études et Recherches Approfondies, Université Libre de Bruxelles, 1996

Participation à des colloques et conférences internationales en Roumanie, Russie, Bulgarie, Italie

### Livre :

*Bibliografia istorică românească a Mării Negre (Bibliographie historique roumaine de la Mer Noire)*, Bucarest : Editura Enciclopedică, 1997

Nombreux articles et études historiques, contributions aux volumes collectifs



# LA DÉFAITE DANS LA PENSÉE MÉDIÉVALE OCCIDENTALE LE CAS DE LA CROISADE DE NICOPOLIS (1396)

La croisade de Nicopolis (1396) a déjà une abondante bibliographie qui a étudié les préliminaires diplomatiques, le déroulement de l'expédition, le combat avec les infidèles ou les conséquences du désastre<sup>1</sup>. Les pages suivantes s'intéressent non à la croisade proprement dite, mais à la manière dont les chroniques contemporaines ont construit leur relations sur la défaite chrétienne.

Quelques semaines après le désastre de Nicopolis une lettre du roi de Hongrie, Sigismond de Luxembourg, exprimait d'une manière synthétique le résultat de la croisade : *Placuit Altissimo ut ad urbem Constantinopolim licet alio quam sperabamus itinere veniremus*<sup>2</sup>. On peut s'étonner que ce soit la seule référence à l'échec et qu'à travers le document on ne trouve guère le mot « défaite ». Par ailleurs on a l'impression que le roi a accepté sans réserve la volonté divine et que, malgré l'insuccès, il voulait continuer la lutte contre les Turcs. Pour le roi Sigismond, comme pour tout homme du Moyen Âge, l'individu était incapable de comprendre les desseins de la divinité *a quo est omnis potestas, sub cuius imperio reges regnant et principes dominantur*<sup>3</sup> et, par conséquent, la défaite de Nicopolis a été le résultat de l'incompréhensible jugement de Dieu (*occulto Dei iudicio*)<sup>4</sup>. Le roi ne manifeste aucun intérêt pour les causes de la catastrophe ou pour trouver des coupables et les documents issus de la chancellerie royale ne comportent aucune allusion à la défection des Valaques, aucune référence à la désobéissance des chevaliers occidentaux.

Les sources narratives donnent une image différente de la vision du chef de l'expédition. L'intervention divine est, bien sûr, toujours présente, mais ce sont les vices humains qui ont provoqué la catastrophe. Certaines chroniques ont accusé l'indiscipline, l'orgueil, l'outrecuidance des chevaliers occidentaux, d'autres ont vu dans la trahison des vassaux du roi de Hongrie la cause de l'échec.

Le désaccord concernant les causes de la catastrophe de Nicopolis se retrouve parmi les historiens modernes; d'une part, l'idée que l'orgueil et l'indiscipline des chevaliers occidentaux ont provoqué la déroute chrétienne<sup>5</sup>, d'autre part, la retraite précipitée des contingents hongrois et valaques comme principale cause du désastre<sup>6</sup>.

Au-delà de cette dispute, on doit tenir compte de la manière dont les historiens du XIV<sup>e</sup> siècle ont construit la narration sur la défaite et de l'intention moralisatrice de leur discours<sup>7</sup>. A l'époque médiévale, les chroniqueurs sont restés fidèles à la formule de Cicéron *historia magistra vitae*, car l'histoire

se prête parfaitement à servir de preuves toujours réutilisables d'enseignements moraux, théologiques, juridiques ou politiques<sup>8</sup>.

Bernard Guenée a montré que chaque historien du Moyen Age a eu l'intention de donner un bon exemple à son lecteur, pour voire

clairement ce qu'il doit éviter avec soin et ce qu'il doit principalement rechercher, pour que le sage sache rejeter le mal et choisir le bien<sup>9</sup>.

« Pour exciter à la vertu les lecteurs », les chroniqueurs ont toujours mêlé l'histoire à la morale et à la rhétorique<sup>10</sup>. Par conséquence, les récits sur la bataille de Nicopolis ne doivent pas être considérés comme des témoignages fidèles, des preuves destinées à une reconstitution de ce qui c'est « vraiment » passé. Norman Housley a attiré l'attention qu'aucune tentative de reconstruire la bataille

c'est construire un mur en briques délabrées, c'est un exercice d'école qu'on peut admirer comme tel, mais auquel on ne peut pas faire confiance<sup>11</sup>.

L'analyse de n'importe quel texte narratif ne peut pas ignorer le message de l'auteur, l'intérêt du chroniqueur portant, comme on l'a déjà dit, sur l'*exemplum*, la leçon moralisatrice offerte au lecteur. La clé est la lecture des sources avec les yeux d'un homme de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Cette approche change la perspective car les sources ne sont plus vues comme des narrations objectives, qui peuvent offrir à l'historien d'aujourd'hui des données certaines, mais des oeuvres chiffrées, qui ont besoin d'un code approprié<sup>12</sup>.

D'autre part il faut préciser la place que la croisade de Nicopolis occupe dans la composition de chaque récit. Sauf une exception (*L'Épître lamentable et consolatoire* adressé par Philippe de Mézières au duc de Bourgogne Philippe le Hardi), la bataille de Nicopolis est seulement un épisode et non pas le thème principale des chroniqueurs. Au lieu d'isoler la croisade de Nicopolis du reste du récit, il convient de porter un jugement sur chaque pensée particulière sur la guerre, sur la manière de mener le combat. Si l'on compare les récits sur Nicopolis avec ceux concernant d'autres événements militaires du XIV<sup>e</sup> siècle (Courtrai, Crecy, Poitiers) on retrouve les mêmes stéréotypes, les mêmes attitudes, les mêmes paroles à tel point qu'on a l'impression qu'il s'agit plutôt d'un épisode de la Guerre de Cent Ans.

Il suffit de rappeler que les mots adressés par Enguerrand de Coucy à Guy de la Trimouille avant le combat contre les Turcs se retrouvent comme tels quarante ans auparavant dans la bouche d'un autre personnage, avant la bataille de Poitiers. A cette occasion, le maréchal de Clermont a été d'avis

que ce sera folie d'assaillir les Anglois ou ilz sont et que l'en se logast pres d'eulx si que ilz ne se peussent avitailler ; et lors quant ilz n'aroient vivres, ilz partiroient de la place. Et donc lui dist le mareschal d'Andrehen : Mareschal de Cleremont, vous est espeine de les veoir. Alors dist le mareschal de Cleremont a celui d'Andrehen : *vous ne seres huy si hardi que vous mettez le musel de vostre cheval au cul du myen*<sup>13</sup> ;

à Nicopolis, Enguerrand de Coucy a soutenu la tactique proposée par le roi d'Hongrie

mais messire Guy de la Trimouille luy dit qu'il avoit peur. Lequel de Coucy, qui estoit grand seigneur et vaillant chevalier, luy dit qu'il ne le faisoit mie par craindre de peur, mais pour ce que c'estoit le plus seur. Et qu'on doit prendre sur ses ennemis tout l'avantage et ouvrir le plus sagement et prudemment que faire se peut. Et que a la besogne il monstreroit qu'il n'avoit pas peur et qu'il mettroit la queue de son cheval en tel lieu ou il (=Guy de la Trimouille) n'ozeroit mettre le museau du sien<sup>14</sup>.

La similitude de deux dialogues donne l'impression que toutes les sources ont construit leur narration sur quelques oppositions fondamentales. En ce cas il ne s'agit pas d'une opposition entre deux personnages, mais entre deux vertus fondamentales du chevalier idéal, la sagesse et la

prouesse. On peut ajouter l'antagonisme, toujours présent, entre les guerriers jeunes (dominés par l'impatience, le manque d'expérience, l'orgueil) et les anciens (que distinguent la prudence, la sagesse, et l'obéissance)<sup>15</sup>.

De telles oppositions posent le problème du rôle de chaque épisode dans l'ensemble du récit et peuvent donner une idée sur les valeurs embrassées par tel ou tel chroniqueur. Par rapport à d'autres défaites, la valeur moralisatrice de l'épisode Nicopolis est augmentée car il s'agit d'une croisade, d'une « guerre sainte » menée pour la foi. Le désastre a été souvent interprété comme un nouveau signe de la colère divine, comme une punition qui s'ajoute à une série de nombreuses calamités : guerres incessantes, le Grand Schisme de l'Église Occidentale, la peste, la famine, les bandes des roturiers, etc.

Un jugement global sur la défaite ne doit privilégier aucune des sources concernant Nicopolis, même s'il s'agit de témoins comme Schiltberger ou Boucicaut. Kenneth M. Setton a remarqué à juste titre :

battle did not take place on a given spot; they extended over a mile or two or more. An eyewitness knew what was happening to him and to those around him, but he knew little else. As time passed he learned more from other eyewitnesses and each time he told his tale it grew taller<sup>16</sup>.

On peut ajouter que chaque historien du Moyen Âge, même s'il s'appuie sur des informations de première main, les utilise selon sa propre vision sur les événements. La perspective des auteurs issus du milieu ecclésiastique s'oppose fortement à celle des textes où l'on prône les valeurs chevaleresques<sup>17</sup>. Pour les premiers, la défaite a toujours été provoquée par les péchés humains, tandis que les derniers ont accusé la trahison des autres combattants. C'est ainsi que s'explique l'existence simultanée de deux « scénarios » qui donnent une vision différente sur le déroulement de la bataille de Nicopolis. Chaque « scénario » comporte des dialogues et des personnages-clé qui se retrouvent tout au long de l'histoire militaire du Moyen Âge. L'identification des traits communs et du rôle de chaque cliché dans la narration conduit à un jugement plus correct qu'auparavant sur le dénouement de la croisade de Nicopolis.

\* \* \*



Pour simplifier on peut distinguer deux causes principales qui expliquent la fin tragique de la croisade de Nicopolis : la trahison des Hongrois et des Valaques vs. l'orgueil et l'indiscipline de la chevalerie occidentale. Il faut, quand même, tenir compte du fait que les deux « thèses » sont mêlées l'une à l'autre, et ce qui fait la différence est l'accent mis par tel ou tel chroniqueur sur certain détail.

### **1. « La trahison »**

A l'époque de la croisade de Nicopolis le thème de la trahison avait déjà une longue histoire. La fin lamentable de la deuxième croisade a parfois été expliquée par la trahison, même si le coupable n'était pas toujours précisé. Odo de Deuil a mis en cause les Byzantins (à cause de la paix conclue avec les Turcs seldjoukides), l'empereur Conrad III ou l'historien Guillaume de Tyr donnent des indications assez vagues<sup>18</sup> et la chronique d'Ernoul jet le blâme sur les ordres militaires

car, si com on dist, li Templier et li Hospitalier en orent sommiers cargiés de faus besans, pour chou qu'il en fissent l'ost retourner arriere. Et par lor conseil, s'en retournerent arrieres et vinrent en la tiere de Jherusalem et assegerient Escalonne<sup>19</sup>.

Parfois les conseils qui recommandaient la prudence ont été regardés comme preuve de la trahison. Avant la bataille de Hattin (1187) le conte Raymond de Tripoli a été d'avis que le roi de Jérusalem, Guy de Lusignan, ne devait pas accepter engager le combat avec Saladin<sup>20</sup>. Le maître du Temple, Gérard de Ridefort a répondu que

son conseil n'estoit mie bon, et estoit meslé de poil de loup<sup>21</sup>,

en ajoutant

Sire, ne creés le conseil dou conte. Car ce est un traître, et vos savés bien que il ne vos aime riens, et voreit que vos eussies honte et que vos eussies perdu le roiaume<sup>22</sup>.

Les paroles de Ridefort faisaient allusion au traité conclu quelques années auparavant entre Raymond de Tripoli et Saladin, car toute alliance

avec les infidèles a toujours été vue comme une preuve de trahison. C'est pourquoi, les marchands italiens avaient mauvaise réputation parmi les chrétiens<sup>23</sup>. L'Eglise a condamné sévèrement le commerce avec les terres musulmanes et les chevaliers ont regardé avec mépris les Italiens parce que ceux-ci n'étaient pas gens de guerre, mais marins, marchands ou corsaires<sup>24</sup>. Cette image s'est noircie de plus en plus jusqu'à la fin du Moyen Age quand, selon les sources de la croisade de Varna, les Génois, « ennemis de la chrétienté », ont transporté les armées du sultan d'Asie Mineure en Europe<sup>25</sup>.

La preuve irréfutable de la trahison restait l'abandon du lieu de combat. Pour un chevalier, abandonner ses compagnons de guerre était un fait honteux qui ne pouvait être justifié ni par les revers de fortune, ni par le nombre écrasant des ennemis. Ainsi, à Courtrai (1302) le chef de l'armée française, Robert d'Artois, « qui onques n'avoit acoustumé a fuir » a continué le combat contre les Flamands tandis que d'autres chevaliers

pristrent la fuite très laide et très honteuse, laissant le comte d'Artois et honorables et nobles batailleurs, Dieux quel dommage et quel douleur!  
Es mains des vilains estre detrenchiez mors et acraventiez<sup>26</sup>.

A Crecy les vassaux de Jean de Luxembourg ont voulu sauver leur roi quand la défaite française était devenue inévitable. Mais le roi de Bohême a refusé de suivre ses sujets parce qu'il n'avait jamais quitté un champ de bataille dans sa jeunesse et qu'il ne voulait pas déshonorer son nom à la fin de sa vie. Pour le roi Jean « l'Aveugle » il était préférable de mourir honorablement que de vivre sous le fardeau de la honte<sup>27</sup>.

A Poitiers, le roi de France, Jean le Bon, a adopté une attitude semblable. Il a répondu au comte d'Eu et de Tancarville, qui avaient demandé l'honneur de protéger sa retraite

que ja ne s'en fuiroit, mais tendroit place tant qu'il pourroit contre ses ennemis et adversaires<sup>28</sup>.

A cette occasion le roi a fait de grands exploits, mais la bataille a été perdue à cause de la lâcheté de ceux qui « s'en fouyrent honteusement et vilainement »<sup>29</sup>.

Les exemples évoqués permettent de comprendre pourquoi quelques sources ont eu recours à la thèse de la trahison pour expliquer la défaite

de Nicopolis. Il est sûr qu'à un moment donné les Hongrois et les Valaques ont pris la fuite vers le Danube. Pour une chronique anonyme florentine l'événement a eu lieu dès le début du combat<sup>30</sup>. Les mémoires du maréchal Boucicaut partagent le même point de vue : la bataille a été perdue à cause de la « grande mauvaistié, félonie et lâcheté des Hongres », qui, au moment où le combat avait commencé, ont abandonné l'avant-garde<sup>31</sup>. Pour d'autres témoignages la retraite a commencé quand la victoire était déjà emportée par les Turcs<sup>32</sup>. L'historiographie moderne a hérité ce désaccord, devenu un faux problème<sup>33</sup>. On peut accepter ou rejeter l'idée que la retraite du roi Sigismond<sup>34</sup> et de ses vassaux ait provoqué la catastrophe, mais il est plus important d'établir ce qui se cache au-dessous de la « trahison ». Comme le montrent les exemples donnés pour Crecy et Poitiers un chevalier devait être preux en combattant jusqu'à la fin de la bataille, « numquam inimicorum facies evitavi »<sup>35</sup>. Le portrait de Jean « Sans Peur », comte de Nevers, met en évidence les qualités nécessaires au chevalier idéal :

prince sans peur, magnanime en tous ses affaires, constant comme pierre de vive roche, tant enflamé de hardy corage que riens ne lui sambloit ne trop chault ne trop pesant<sup>36</sup>.

Par contre, l'image du chevalier couard qui se retrouve dans les romans de la Table Ronde est celui d'un guerrier monté à rebours sur son cheval, le dos tourné vers son adversaire, comme s'il était à chaque instant prêt à fuir<sup>37</sup>.

Pour un chevalier la victoire avait peu d'importance s'il ne faisait pas la preuve de sa vaillance ; au contraire, la défaite pouvait être glorieuse s'il s'était remarqué pour ses exploits. Froissart rappelle un tel exemple à propos de la bataille de Calais (1350) : un chevalier français, tombé prisonnier, a été déclaré le héros du jour par le roi d'Angleterre pour sa bravoure exceptionnelle ; le chevalier a reçu un cadeau de la part du roi et il a été ensuite mis en liberté<sup>38</sup>.

Le rôle prépondérant joué par la prouesse dans la mentalité chevaleresque<sup>39</sup> laissait peu de compréhension pour d'autres attitudes, car pour un chevalier comme pour l'un des héros de Shakespeare,

Cowards die many times before their deaths ; The valiant never taste of death but once<sup>40</sup>.

A Crecy le roi d'Angleterre, Eduard III, a laissé son fils, le Prince Noire, se débrouiller tout seul pour « gagner ses esperons »<sup>41</sup>. Donc, pour un chevalier preux non seulement la retraite était inconcevable, mais aussi la demande de secours<sup>42</sup>. De même, la prudence et la ruse étaient regardées avec méfiance, en temps que la fuite était une félonie qui devait être punie<sup>43</sup>. Pour Boucicaut « le reproche sera à eulx (= les gens de Sigismond) à toujours », même s'il rappelle aussi la bravure d'un « grand Seigneur du pays que on appelle Comte de Hongrie et <des> ses gens »<sup>44</sup>.

On peut se demander si un roi devait se soumettre à cette vision chevaleresque sur la guerre. Les points de vue des contemporains sont divisés : Jean de Luxembourg à Crecy et Jean le Bon à Poitiers ont été d'avis qu'un roi doit donner l'exemple à ses vassaux ; mais l'idée opposée a eu ses partisans elle aussi car, si le roi tombait mort ou prisonnier, le royaume serait en grand danger : c'est ainsi qu'on a justifié la fuite de Philippe de Valois en 1346<sup>45</sup> et celle de Sigismond de Luxembourg un demi-siècle plus tard<sup>46</sup>. Les historiens modernes semblent défendre la seconde attitude<sup>47</sup> avec la même unanimité que montraient les chevaliers du Moyen Age en approuvant la première. Les paroles du maréchal Boucicaut sont tranchantes :

Si est dommaige quand il advient que gent tant chevalereuse n'ont chefs  
selon leur vaillance et hardiese<sup>48</sup>.

La thèse de la trahison reflète aussi le complexe de supériorité de la chevalerie occidentale. L'idée que le combattant véritable est monté explique le mépris des chevaliers pour le gens de pied<sup>49</sup> et pour la chevalerie légère<sup>50</sup>. Les Français ont refusé la seconde ligne de bataille, car ils n'avaient l'habitude de suivre personne, mais ils prenaient toujours l'avant-garde<sup>51</sup>. Cette attitude a été évidente dès les premiers combats ; à Rahova, Boucicaut affirmait que

grand honte nous seroit si autres gens passoient ce pont devant nous qui  
l'avons eu en garde<sup>52</sup>.

Suivre les gens de pied était donc une honte qui pouvait exposer les gens de Jean de Nevers au mépris de tous à cause du soupçon de crainte ou de lâcheté<sup>53</sup>. La position en avant-garde était par conséquent, un problème d'honneur et de prestige pour les chevaliers français et bourguignons<sup>54</sup>,

en temps que pour Sigismond de Luxembourg elle soit seulement une question tactique, expliqué par les chroniqueurs par trois raisons : la méfiance du roi en ses gens<sup>55</sup>, l'expérience des troupes légères dans les combats contre les Turcs<sup>56</sup> et l'habitude de garder les troupes d'élite en réserve<sup>57</sup>.

Cette incompatibilité des deux manières de combattre a joué son rôle dans le résultat lamentable de l'expédition. Si l'on tient compte du point de vue chevaleresque, on comprend pourquoi la trahison reste la seule explication raisonnable de la défaite. Tandis qu'à Nicopolis toute la fleur de la chevalerie française (*flos totium militiae Gallicorum*)<sup>58</sup> est tombée a trouvé la mort, les chevaliers ont montré, une fois de plus, qu'il n'y avait

plus hardis ne mieulx combatans, plus constans, ne plus chevalereux que les François<sup>59</sup>.

## 2. « L'orgueil et l'indiscipline »

Selon l'expression du chroniqueur arabe Usamah, les Francs étaient les plus prudents gens de guerre<sup>60</sup>. Une telle affirmation peut surprendre si l'on tient compte de nombreux cas où la défaite était vue comme la conséquence de l'outrecuidance des chevaliers. Avant la bataille de Fontaine de Cresson (mai 1187), le maître du Temple, Gérard de Ridefort

mesprisoit toutes autres genz, come cil qui estoit trop outrecuidiés. Il ne vost croire le conseil dou maistre del Hospital frere Rogier des Molins, ne de frere Jaque de Mailli qui estoit mareschal dou Temple, ains le ranpona et le dist que il parloit come home qui baoit a fuir<sup>61</sup>.

Presque deux siècles plus tard, à Crécy, « fu le roy Philippe trop hastif et ne vout croire conseil » et la déroute des Français a été provoquée « par hastiveté et desarroy »<sup>62</sup>. On retrouve le contraste entre les conseils sages et prudents et la conduite méprisable des chevaliers ; selon les *Grandes Chroniques de France*, le roi n'a pas voulu écouter les conseils selon lesquels « celle nuit, li et son ost se reposassent »<sup>63</sup>. Pour d'autres témoignages, le roi n'a pas pu tenir compte du conseil reçu<sup>64</sup> car

nul de seigneurs ne voulu retourner, se ceulx de devant ne retournoient premierement et ceulx qui estoient devant ne vouloient retourner car ce leur sembloit estre honte (...) ce estoit par orgueil et envie qui les destruit, car pour ce ne fut pas le conseil du vaillant chevalier tenu<sup>65</sup>.

On retrouve la même situation avant le combat de Poitiers où

Monseigneur Guillaume Duglas (...) dit au roy Jehan de France que ce sera son domaige s'il combat le prince en la place qu'il a prinse. Mais Jehan le roi de France fut si plain de grant courage et de hastive volenté qu'il dist qu'il ne lairoit pas fuire les ennemis puis qu'il les avoit atains<sup>66</sup>.

Il n'est pas étonnant qu'on rencontre la thèse de l'orgueil et l'indiscipline dans le cas de la croisade de Nicopolis. Cette explication de la défaite a connu une telle diffusion à l'époque, que l'auteur des « Mémoires » du maréchal Boucicaut a jugé comme nécessaire de commencer par une réfutation :

Et est à sçavoir sur ce pas cy, que sauve la grace des diseurs qui ont dict et rapporté du fait de la bataille, que nos gens y fuirent, et allerent comme bestes sans ordonnance, puis dix, puis douze, puis vingt et que par ce feurent occis par troupeaux au feu que ils venoient, que **ce n'est mie vray**. Car comme ont rapporté à moi qui après leurs relations l'ay escript, es plus notables en vaillance et chevaliers qui y feussent et qui sont dignes de croire, le Comte de Nevers et tous les Seigneurs et Barons François que ils avoient menez, arriverent devers le Roy tout à temps pour eulx mettre en très-belle ordonnance, laquelle chose ils feirent si bien et si bel que à tel cas appartient<sup>67</sup>.

C'est donc en bon ordre que les chevaliers ont commencé la bataille et l'auteur souligne qu'il s'appuie sur des témoignages dignes de confiance. Toutefois, ses paroles n'ont pu effacer le point de vue opposé, plus traditionnel dans l'explication d'une défaite.

Dès les premières croisades on a toujours mis en opposition le chevalier idéal, qui met ses qualités au service du Christ<sup>68</sup>, qui prépare le combat en bon ordre « cum cautela et providentia », et les chevaliers « turbulenti aut impetuosi » qui font la guerre pour la vaine gloire, à cause de leur cupidité ou de leur fureur irraisonnée<sup>69</sup>. Les chroniques ont soigneusement mis en évidence que la victoire récompense la conduite exemplaire des guerriers. La victoire du roi de Jérusalem, Baudouin IV le Lépreux à

Montgisard (1177) a été « mout biele miracle » car Dieu « vaut moustrer qu'en asés de gent ne doit on avoir fiance, mais en lui »<sup>70</sup>. A Courtrai, Dieu a soutenu les Flamands qui

premierement confesserent leurs pechiez humblement et devotement, le corps de Nostre Seigneur Jhesu Crist reçurent, portans avec eulz ensemment aucunes reliques de sains et a glaives, a lances et espées et bonnes haches et goudendars, serréement et espessement ordenez vindrent ou champ à pié par 1 pou touz

en temps que

les chevaliers françois, qui trop en leur force se fioient, voians contre eulz yceulz Flamens du tout en tout venir, si les orent en despit, si comme espoir, foulons, tisserans et hommes ouvrans d'aucuns autre mestiers<sup>71</sup>.

A Nicopolis on rencontre une situation semblable :

Les gens d'église sceurent que les François avoient des manieres bien lubriques d'exces en mangeries, beuveries, jeux de dés, puteries et ribauderies et leur monstretent le danger ou ils estoient, et que les Sarrasins estoient grande quantité de peuple. Et que supposé qu'ils fussent suffisons pour resister, toutesfois s'ils ne se mettoient en bon estat, comme bons-chrestiens, il estoit à douter qu'il ne leur mescheust, mais de tout ce que dit ne tinrent conte<sup>72</sup>.

Philippe de Mézières a condamné à son tour les chevaliers qui sont partis en croisade vêtus comme des rois « à grans pourpres et à grans paremens, en robes et en vaiselle d'argent, faisans les grans disners des viandes oultrageuses ». Il remarquait que les quatre vertus indispensables à une croisade (la règle, la discipline, l'obédience et la justice) ont été remplacées par les filles de Lucifer (l'orgueil, la convoitise et la luxure)<sup>73</sup>. Les chroniqueurs ont souligné maintes fois que Dieu donnait son appui seulement aux humbles,

car Nostre Seigneur Jhesucrist ne veult point de boban, ne de vanité. Pour ce veult il que les petiz feissent ou par eulx fut faicte victoire affin que les grans n'y preinsent vaine gloire<sup>74</sup>.

Par leur conduite incompatible à l'esprit de la croisade, les participants à la croisade de Nicopolis ont condamné l'expédition à l'échec dès son début, et les prières des prêtres sont restées sans résultat parce que les croisés n'étaient pas dignes de la grâce du Seigneur<sup>75</sup>.

Par la suite, les récits ont construit la narration de telle manière qu'on peut deviner la défaite chrétienne. A chaque instant on peut distinguer l'opposition entre la voie juste et la voie du mal, la confrontation entre vertus<sup>76</sup> et vices. D'une part se trouvent les chevaliers vieux, sages, prudents, expérimentés, d'autre part les chevaliers jeunes, orgueilleux, outrecuidés et turbulents. Fondamentale reste l'opposition entre les vieux et les jeunes ; selon le juriste Pierre Dubois, un des partisans de la croisade à la fin du Moyen Age, les jeunes n'avaient pas l'expérience nécessaire pour être chefs de guerre. Ils ont vécu peu d'années et ont vu peu de choses par conséquent ils n'ont pas les qualités nécessaires pour conduire une croisade<sup>77</sup>. Cette image négative des jeunes chevaliers a été expliquée par Georges Duby<sup>78</sup> : au XII<sup>e</sup> siècle, pour les fils cadets d'une famille noble, le mariage était un moyen rapide de faire fortune. Le mariage dirigeait le comportement des jeunes qui étaient incités de montrer leur valeur en combat et en tournoi, d'où provient l'image du caractère errant et violent des jeunes, comme les éléments les plus agressifs de la féodalité occidentale.

Ce portrait se retrouve dans quelques sources concernant la croisade de Nicopolis. *La Chronique du religieux de Saint Denis* souligne maintes fois que les jeunes n'écoutaient que leur bouillante ardeur, qu'ils sont guidés par la passion et par l'orgueil.

On peut interpréter le conflit entre vieillards et jeunes de la manière suivante : les vieux avaient accompli leurs exploits, avaient conquis leur renom, donc ils pouvaient attendre et proposaient de suivre les conseils du roi d'Hongrie. Par contre, les jeunes étaient impatients de « gagner leurs éperons » ; ils reprochaient aux vieillards qu'ils étaient devenus temporisateurs et que leurs conseils prouvaient la peur et la lâcheté<sup>79</sup>. Pour les jeunes chevaliers l'attente signifiait la perte d'une occasion de montrer leur prouesse et hardiesse et de laisser aux Hongrois « la fleur de la journée et l'honneur »<sup>80</sup>.

De cet affrontement entre « gravitas senectutis » et « fervor juventutis »<sup>81</sup>, la jeunesse est sortie triomphante parce que « la ou la vérité et raison ne peuvent estre oys, il convient que outre-cuidance regne »<sup>82</sup>. Les sources qui ont embrassé ce point de vue donnent l'impression que la défaite était la conséquence d'un enchaînement des



décisions erronées. Le point décisif était la discussion autour des conseils du roi Sigismond<sup>83</sup>. L'épisode est présent aussi parmi les adeptes de la thèse de la trahison, mais ce qui change est la raison des propositions du roi : les troupes légères connaissaient la manière de combattre des Turcs et le roi d'Hongrie voulait garder la chevalerie occidentale pour le moment décisif du combat<sup>84</sup>. Le roi précisait que l'ordre de combat n'est pas une question de préséance, mais un problème tactique<sup>85</sup>, mais les jeunes n'ont pas voulu accepter ses conseils. Pour les chroniqueurs ce refus a provoqué le désastre :

Il (=Jean de Nevers) voulut conduire les affaires du tout à sa teste, n'escoutant aucunement ledict roy de Hongrie, lequel toutesfois avoit plus d'experience et meilleure cognoissance de ruses et forces desdicts Sarrasins, que ledict conte de Nevers, ny les siens. Lesquels à raison de ce combatisrent indiscretement et furent tous defaicts<sup>86</sup>.

*Le religieux de Saint-Denis* donne un récit plus détaillé et plus dramatique des faits : pendant le combat le courage a quitté les rangs des chevaliers qui sont devenus plus craintifs que les lièvres ; quelques-uns ont commencé de se repentir pour leur désobéissance et ont maudit les conseils des jeunes ; enfin l'issue malheureuse de la bataille était le résultat de la volonté du Dieu

Tu enim solus es, Domine, qui cuncta potes, et non est qui possit resistere tue voluntati. Agravasti tunc, Domine, manum tuam super populum tuum in virga furoris tui Basati, quem ad suum exterminium debachari permisisti, et utinam ad eorum gloriam sempiternam<sup>87</sup>!

Cette interprétation prouve une certaine hostilité vers la chevalerie, ou au moins vers une partie de la chevalerie, qui devient plus explicite si l'épisode Nicopolis est intégré dans le tableau plus large de l'histoire politique et militaire du XIV<sup>e</sup> siècle. On ne peut pas ignorer le fait que, pour les chroniqueurs français, la chevalerie était responsable pour les victoires remportées par les Anglais au début de la Guerre de Cent Ans. Les critiques étaient devenues plus virulentes après la bataille de Poitiers et la faiblesse de l'armée du roi de France était expliquée par la dégradation des mœurs de la noblesse<sup>88</sup>. Philippe de Mézières montre, à son tour, une attitude très critique à l'égard des chevaliers qui auparavant étaient

redoutés, aimés et prisés, mais aujourd’huy ilz se sont laissez dechoir en la boe d’ordure, d’orgueil, d’avarice et de diffamee luxure, par la deffaulte de la doubtance de Dieu, et petit gouvernement des chefz de guerre et es seigneurs <qui> du bien commun du royaume et de la chose publique devroient avoir cure<sup>89</sup>.

Par conséquent il n’est pas surprenant que les variantes qui blâment le comportement de la chevalerie pour expliquer la défaite de Nicopolis ont connu une ample diffusion. On les rencontre, d’une manière détaillée ou abrégée, en France, Bourgogne, Italie, Allemagne c’est-à-dire partout où la croisade de Nicopolis a retenu l’attention. L’écho peut être retrouvé aussi chez un historien byzantin, Laonic Chalcocondyle. Cette diffusion explique pourquoi les « Mémoires » du maréchal Boucicaut ont essayé, sans succès, de rejeter les accusations et laisse l’impression que, malgré la prolifération des ordres chevaleresques à la fin du Moyen Age, la chevalerie, comme arme d’élite, avait vécu.

### ***3. Autres explications de l’échec***

Pour Philippe de Mézières la mauvaise conduite des croisés a été l’une des causes du désastre ; mais l’ancien chancelier du roi de Chypre a ajouté dans son « Epistre lamentable et consolatoire », adressée au duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, une autre explication : l’alliance avec les schismatiques. A Nicopolis, les orthodoxes ont joué le rôle du pomme altérée qui a un effet nuisible sur les autres pommes<sup>90</sup>. Mézières comparait l’attitude des orthodoxes à celle du traître Guénelon à Roncevaux et était d’avis que les peuples schismatiques

pour la haine qu’ils ont aux Latins (...) aiment mieulx estre subgès du Turch que du roy de Honguerie<sup>91</sup>.

Ces paroles reflètent l’ancien antagonisme entre les Grecs et Latins et l’explication proposée par Mézières n’a rien de nouveau à une époque où l’échec des croisades a été souvent expliqué par la trahison des Byzantins. Par ailleurs on peut constater que l’auteur de *l’Epistre lamentable et consolatoire* est peu conséquent jusqu’à se contredire lui-même ; dans un autre ouvrage, le « Songe du Vieil Pèlerin », Mézières pensait que l’alliance avec les royaumes de Serbie, de Bulgarie et avec l’empire de Constantinople était nécessaire pour repousser les Turcs au-delà

des détroits<sup>92</sup>. Les conquêtes des sultans ont été vues comme la conséquence des péchés des Hongrois et de leurs luttes pour le pouvoir<sup>93</sup>. Au dernier instant, Mézières était d'avis que la puissance des Turcs était le résultat des guerres incessantes entre les rois catholiques qui s'intéressaient plus à leurs rivalités qu'à la défense de la foi. Il affirmait que, sans une action vigoureuse, en moins de dix ans l'Italie et l'Allemagne seraient conquises par les infidèles<sup>94</sup>.

Une relation étrange se trouve dans les *Annales Mediolanenses*<sup>95</sup>. L'auteur anonyme compare les croisés avec les martyrs de la foi et la défaite est vue comme le résultat d'un piège monté par des chrétiens renégats. Ceux-ci ont crié « Vive Saint Denis et Saint George » et les croisés, dupés par ces cris de guerre, sont tombés dans les mains de leurs adversaires<sup>96</sup>. Le caractère fabuleux du récit est amplifié par un miracle : tous les corps des chrétiens tombés avaient le visage tourné vers le ciel, et les infidèles avaient leur visage contre terre<sup>97</sup>. Cette mention souligne le caractère saint de la guerre contre les infidèles et amplifie l'effet dramatique de l'épisode. Même si ce témoignage reste unique parmi les sources concernant l'expédition de 1396, son caractère miraculeux est un trait commun chez les chroniqueurs de la croisade. Dès les premières expéditions vers la Terre Sainte les miracles ont accompagné la marche des pèlerins<sup>98</sup> et on les rencontre même encore à la fin du Moyen Âge<sup>99</sup>.

Une autre chronique italienne, *Annales Estenses*<sup>100</sup>, peut attirer l'attention à cause d'une lettre insérée à l'intérieur du récit. Cette source donne une interprétation qui semble plutôt une variante de la thèse de l'indiscipline des chevaliers occidentaux. La différence consiste dans le changement du rôle des Transylvains et des Valaques. Ceux-ci n'étaient pas arrivés au camp et le roi avait voulu attendre les renforcements, mais

i Franzosi non vollero, di che dissero al Re : mai non occorre altro che combattere.

La présence des noms du prince de la Valachie (« Mercevoida »= Mircea l'Ancien) et du voivode de la Transylvanie (« Messer Stiber » ou « Scibor »= Stibor de Stiboricz), presque exceptionnelle, peut créer l'impression qu'il s'agit d'un témoignage de première main. Mais quelques détails prouvent le contraire ; on dit que la bataille s'est prolongé pendant sept jours, que le nombre des morts dépassait quatre cents mils, que Mircea et Stibor

n'avaient pas participé au combat et, enfin, que Bayazid, blessé par le roi, était tombé du cheval et

se'l non fusse stato il grande sforzo de'Turchi, Baiseto seria morto o preso<sup>101</sup>.

C'est intéressant aussi que, par rapport à d'autres témoignages, qui ont mis l'accent sur les pertes des occidentaux, pour les *Annales Estenses* la tragédie est comprise comme une catastrophe pour le royaume d'Hongrie qui était « tutto sconfitto, non c'e rimaso altri che vedove ».

Une variante intéressante est donnée par les chroniques vénitiennes d'Antonio Morosini<sup>102</sup> et Pietro Dolfin<sup>103</sup>, pour lesquelles les chevaliers occidentaux ont été séparés des troupes du roi d'Hongrie par une distance considérable (« mezza giornata lontan »). Dans ce cas aussi les Français « homeny de gran ponpa » ont voulu occuper le premier rang « et non volse aspetar de andar a insenbre con i Ongary »<sup>104</sup>, mais le responsable de la défaite était le roi Sigismond qui a donné l'ordre de retraite. Cette accusation est due probablement aux relations tendues entre Venise et le roi d'Hongrie.

Les témoignages concernant la croisade de Nicopolis donnent peu d'attention aux adversaires. L'idée générale qui se dégage est celle que le succès des Turcs n'était pas le résultat de leur valeur militaire, mais la conséquence des péchés des chrétiens. Le portrait de l'ennemi est assez schématique<sup>105</sup>, même dans un récit détaillé comme la *Chronique du religieux de Saint-Denis*, et on ne trouve que des indications vagues concernant leur manière de combat (la mention que les Turcs sont des combattants rusés et que les chevaliers occidentaux ne connaissaient « mores, audaciam, genus bellorum et astuciam » des barbares<sup>106</sup>). Même le nom du sultan est assez souvent corrompu et le seul détail qui attire attention est le grand nombre des Turcs. Si au XIII<sup>e</sup> siècle les occidentaux ont été capables de trouver une explication raisonnée pour les victoires des armées mongoles<sup>107</sup>, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle on constate un renforcement de l'idée que les succès de l'infidèles sont le résultat des péchés de la chrétienté.

\* \* \*

## Conclusions

L'examen des sources a montré l'existence de quelques stéréotypes employés chaque fois que les chroniqueurs essaient d'expliquer une défaite. Ces *topoi* ont le rôle soit de créer un effet littéraire qui peut toucher les esprits des lecteurs, soit de justifier la conduite de certains protagonistes pendant le combat. L'enjeu de l'option pour la thèse de la « trahison » ou pour celle de « l'orgueil et l'indiscipline » montre le parti-pris de chroniqueurs par rapport à la chevalerie. Pour les auteurs dévoués aux valeurs chevaleresques, la prouesse individuelle, la vaillance et l'hardiesse sont un comportement nobiliaire par excellence, des qualités liées « à la race, au sang, au lignage » ; l'orgueil et l'outrecuidance sont moins appréciés, mais non blâmés<sup>108</sup>. Pour eux, la « trahison » des l'infanterie et de la cavalerie légère reste la seule explication possible d'une défaite. D'une part elle permet de disculper la chevalerie, d'autre part elle reflète le mépris des seigneurs pour les « petites gens ».

L'autre interprétation dérive de la conviction que la conduite de la chevalerie était incompatible avec une guerre sainte. Ce point de vue, commun au milieu ecclésiastique, se retrouve déjà à l'époque des croisades, mais il a été augmenté par les succès des rois de France au début de la Guerre de Cents Ans. Pour les chroniqueurs français les désastres étaient la conséquence de la dégradation des mœurs de la chevalerie (la cupidité, la luxure, l'adultère, les jeux de hasard), qui ont attiré la colère divine. Cette attitude critique à l'égard de la chevalerie explique pourquoi Jean de Nevers et ses compagnons ont été blâmés dans une partie des récits concernant la croisade de Nicopolis.

L'analyse des sources aboutit à la conclusion que les récits de la croisade de Nicopolis ont construit plutôt un discours rhétorique sur la défaite qu'une histoire de l'événement.

\* \* \*

## Epilogue

En 1445, après la défaite de la « croisade » de Varna une partie de la flotte du duc de Bourgogne a participé aux côtés des Valaques et des Hongrois à la reconquête de quelques ports sur le Danube. A Nicopolis,

le commandant de l'escadre bourguignonne, Walerand de Wavrin, a pu écouter une relation de l'expédition de 1396 racontée par un vénérable seigneur valaque :

le gouverneur du filz de la Vallaquie, qui estoit bien notable homme, eagié de bien quatre vingz ans, vint veoir le seigneur de Wavrin, et lui dist : Il y a maintenant 50 ans, ou environ, que le roy de Hongrye et le duc Jehan de Bourguoigne estoient à siège devant ceste ville de Nycopoly que veez la, et à moins de trois lieues d'ycy est le lieu ou fut la bataille. Si vous povrés lever le chief et venir a ceste fenestre, je vous monsteroie le lieu, et comme le siège estoit. Et lors ledit seigneur de Wavrin, enveloppé en une robe de nuit, se fist porter à la fenestrelle, si lui dist le gouverneur : vvez la ou le roy de Hongrye et les Hongres se tenoient. La estoit le connestable de France, et la se tenoit le duc Jehan qui estoit contre une grosse tour ronde, laquele, comme il disoit, le dit duc Jehan avoit fait miner, sy estoit tout estagié pour y bouter le feu le jour que nouvelles vindrent de la bataille, disant oultre, que lors estoit serviteur au seigneur de Coucy, quy toujours voullentiers retenoit vers lui les gentilz compaignons Vallaques, qui scavoient les aguez du pays de Turquye. Et prisoit ledit gouverneur grandement le seigneur e Coucy ; lequel, comme il lui dist, avoit le jour devant la bataille, rué jus bien les Turcqz quy estoient venus en intencion de sourprendre les fourrageurs crestiens. Et, pour habregier, il conta au seigneur de Wavrin oute la maniere de la bataille, et comment il fut prisonnier auz Turcqz, vendu esclave aus Genevois, ou il avoit aprins le languaige qu'il parloit<sup>109</sup>.

Ce fragment peut être interprété comme un appel à « seniores et longaevis, annosi et vetusti homines »<sup>110</sup>, méthode souvent employée par les historiens du Moyen Age. Mais, les références à Nicopolis restent importantes par-ce qu'elles montrent qu'un demi-siècle plus tard les souvenirs de la défaite étaient encore vifs. On peut interpréter l'anecdote comme un hommage rendu par les nobles bourguignons à leurs prédécesseurs, comme la fin d'un pèlerinage fait aux lieux de la mémoire du duché de Bourgogne : Troie, Colchide et Nicopolis. Ces lieux renvoient aux ancêtres imaginaires des Français (Troie), à l'origine mythologique de l'ordre de la Toison d'Or (Colchide) et à un symbole de la croisade bourguignonne (Nicopolis). Cette impression est renforcée par le dialogue présenté ci-dessus ; le « gouverneur du filz de la Valachie » ressemble à un guide qui presente un musée à son visiteur : « la estoit... et la se tenoit ». Le vénérable seigneur se rappelle seulement les exploits de quelques protagonistes (Jean de Nevers, Enguerrand de Coucy), les bons rapports établis entre Coucy et « les gentilz compaignons Valaques » et

les places occupées au camp par les seigneurs français. On ne retrouve aucune trace des causes de la défaite et la seule allusion à la fin tragique de l'expédition reste l'épisode de la captivité du seigneur valaque. On peut se demander si ce silence est dû à l'oubli ou à l'habitude des gens de préserver seulement les bons souvenirs d'un événement.

## NOTES

- 1 La dernière monographie sur le sujet est Aziz Suryal ATIYA, *The Crusade of Nicopolis*, London, 1934 ; les préparatifs diplomatiques sont étudiés par J.J.N. PALMER, *England, France and Christendom, 1377-1399*, London, 1972 ; pour la participation française et bourguignonne on peut ajouter à l'oeuvre de J. DELAVILLE LE ROULX, « La France en Orient au XIV<sup>e</sup> siècle », I-II, Paris, 1885-1886 les Actes du Colloque international Nicopolis 1396-1996, publiées dans *Annales de Bourgogne*, 68, 1996, notamment les études de Jim MAGEE, « Le temps de la croisade bourguignonne : l'expédition de Nicopolis », p. 49-58 ; Bertrand SCHNERB, « Le contingent franco-bourguignon à la croisade de Nicopolis », p. 59-75 ; Norman HOUSLEY, « Le Maréchal Boucicaut à Nicopolis », p. 85-99. Pour la perspective hongroise Martin KINTZINGER, « Sigismond, roi de Hongrie et la croisade », dans *Ibidem*, p. 23-33.
- 2 Lettre adressée au Grand Maître de l'Hopital publiée par John W. BARKER, *Manuel II Palaeologus (1391-1425) : A Study in Late Byzantine Statesmanship*, New Brunswick-New Jersey, 1969, p. 482.
- 3 Les paroles du roi provient d'un autre document qui rappelle les exploits du voïvode de la Transylvanie, Stibor, pendant la campagne de 1396. Comme le document cité ci-dessus, celui-ci ne cherche aucun coupable pour la défaite (*Documenta Romaniae Historica*, D, I, doc. 101, p. 162-163). On peut mettre en rapport le document royal avec l'Ancien Testament (Daniel, 2, 21 : <Dieu> « qui change les temps, renverse et établit les rois »).
- 4 Une interprétation semblable a été donnée après l'échec de la deuxième croisade par Otto von Freising et Bernard de Clairvaux ; v. Giles CONSTABLE, « The Second Crusade as Seen by Contemporaries », *Traditio*, 9, 1953, p. 266-267 et Giles CONSTABLE, « A Report of a Lost Sermon by St. Bernard on the Failure of the Second Crusade », dans *Idem*, *Religious Life and Thought (11<sup>th</sup> -12<sup>th</sup> centuries)*, London, 1979, p. 49-54.
- 5 Charles OMAN, *A History of the Art of War in the Middle Ages*, II, London, 1991, p. 350 ; J. DELAVILLE LE ROULX, *La France en Orient...*, p. 277 « c'est donc plutôt à l'outrecuidance française (...) qui revient la perte de la journée ; Nicolae IORGA, *Philippe de Mézières (1327-1405) et la croisade au XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1896, p. 497 : « Les chevaliers français demandèrent l'honneur d'attaquer les premiers et ne voulurent pas céder (...) malgré les prudentes représentations du roi Sigismond, dont les soldats étaient plus habitués à la manière de combattre les Turcs » ; Radu ROSETTI, « Notes on the Battle of Nicopolis (1396) », dans *Slavonic Review*, 15, 1937, p. 4 ; Kiril PETKOV, « The Rotten Apple and the Good Apples : Orthodox, Catholics and Turks in Philippe de Mézières' Crusading Propaganda », *Journal of Medieval History*, p. 269, note 45 : « Blaming the Hungarians was a common feature in the French sources of the time ; few accepted the idea that the lack of discipline



- and the heedless behaviour of the French knights gave the victory to the Ottomans ». Pour un point de vue plus nuancé voir Norman HOUSLEY, *Le Maréchal Boucicaut à Nicopolis*, « Annales de Bourgogne », 68, 1996, p. 92-93; cf. Idem, *The Later Crusades. From Lyons to Alcazar 1274-1580*, Oxford, 1992, p. 77.
- <sup>6</sup> Aziz Suryal ATIYA, *The Crusade of Nicopolis*, London, 1934, p. 70 èi 93-94; Idem, *The Crusade in the Later Middle Ages*, London, 1938, p. 447 et 454-455 ; Henry L. SAVAGE, « Enguerrand de Coucy VII and the Campaign of Nicopolis », dans *Speculum*, 14, 1939, 4, p. 423-442 ; Kenneth M. SETTON, *The Papacy and the Levant (1204-1571)*, I, Philadelphia, 1976, p. 354.
- <sup>7</sup> Une vue d'ensemble Bernard GUENÉE, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, 1980, p. 18-20 et 27-29 ; voir aussi pour la chronique du religieux de Saint Denis les études du même auteur réunies dans le volume *Un roi et son historien. Vingt études sur le règne de Charles VI et la Chronique du Religieux de Saint-Denis*, Paris, 1999 [Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, nouv. Serie, XVIII] ; une analyse de la chronique de Froissart à Stephen G. NICHOLS jr., « Discourse in Froissart's Chroniques », dans *Speculum*, 39, 1964, p. 279 : l'intérêt de l'historien du Moyen Age « was not on achieving an objective picture of the events themselves, but on the present use to which the events could be put. In other words, the value of the historical fact was not considered to be intrinsic, but rather exemplary » ; pour les chroniques relatives à la bataille de Poitiers v. Françoise AUTRAND, « La déconfiture. La bataille de Poitiers (1356) à travers quelques textes français des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles », dans *Guerre et société en France, en Angleterre et en Bourgogne XIV<sup>e</sup> - XV<sup>e</sup> siècle*, ed. par Philippe CONTAMINE, Charles GIRY-DELOISON et Maurice H. KEEN, Lille, 1991, p. 93-121.
- <sup>8</sup> Reinhart KOSELLECK, « 'Historia magistra vitae' ». De la dissolution du 'topos' dans l'histoire moderne en mouvement », dans Idem, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, trad. par Jochen HOOCK et Marie-Claire HOOCK, Paris, 1990, p. 39.
- <sup>9</sup> Bernard GUENÉE, *Histoire et culture historique...*, p. 27.
- <sup>10</sup> Ibidem, p. 28 ; pour Froissart, *Oeuvres*, I, p. 2 le but de l'histoire « ce sera à yaus matere et exemples de yaus encoragier en bien faisant, car la memore des bons et li recors des preus atisent et enflament par raison des coeurs des jones bacelers, qui tirent et tendent à toute perfection d'onneur de quoi proece est li principaus chies et li certains ressors ».
- <sup>11</sup> Norman HOUSLEY, *Le Maréchal Boucicaut...*, p. 94.
- <sup>12</sup> Umberto ECO, *Lector in Fabula ou la coopération interprétative dans les textes narratifs* traduit par Myriem BOUZAHER, Paris, 1985, p. 64-80 ; Idem, *Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs*, traduit par Myriem BOUZAHER, Paris, 1994, p. 9, 16 et 32-33.

- <sup>13</sup> *Chronique des quatre premiers Valois (1327-1393)*, publ. par Simeon Luce, Paris, 1862, reprinted by Johnson Reprint Corporation, New York, 1965, p. 50
- <sup>14</sup> Jean Juvenal des Ursins, *Chronique de Charles VI*, dans « Choix de Chroniques et mémoires sur l'histoire de France », ed. par J.A.C. Buchon, Paris, 1861, p. 399. On peut retrouver une attitude semblable dans le cas de la bataille de la Fontaine de Cresson (1187); Jacque de Mailli « qui estoit maréchal du temple » (en réalité simple sergent) a répondu à son maître, Gerard de Ridefort « qu'il ne s'en fuirioit mie de la bataille, ainz remaindroit ou champ come pseudome, et il <=Ridefort> s'en fuirioit come mauvais et recreant » v. *La Continuation de Guillaume de Tyr (1184-1197)*, publ. par Margaret Ruth Morgan, Paris, 1982, p. 39.
- <sup>15</sup> On retrouve, par exemple, le *puer-senex topos* à l'occasion de la IV<sup>e</sup> croisade voir Francis R. SWIETEK, « Gunther of Pairis and the Historia Constantinopolitana », *Speculum*, 53, 1978, 1, p. 64; voir aussi Bernard GUENÉE, « 'Scandalum inter antiquos et juvenes theologos'. Un conflit de générations à la Faculté de théologie de Paris au début du XV<sup>e</sup> siècle », p. 357-364.
- <sup>16</sup> K. M. Setton, *The Papacy....*, I, p. 355; voir aussi les considérations similaires sur la bataille de Waterloo de Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, 1979, p.11
- <sup>17</sup> Pour une vue d'ensemble sur les sources narratives concernant la croisade de Nicopolis J. Delaville le Roulx, *La France en Orient au XIVE siècle. Expéditions du maréchal Boucicaut*, I, Paris, 1885, p. 211-216.
- <sup>18</sup> G. Constable, *The Second Crusade....*, p. 272.
- <sup>19</sup> *Chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier*, ed. par M.L. de Mas Latrie, Paris, 1871, p. 12; le chroniqueur arabe Ibn al-Athîr (Francesco Gabrieli, *Chroniques arabes des Croisades*, trad. par Viviana Pâques, Paris, 1977, p. 87) affirme que l'émir de Damas a semé la discorde dans le camp chrétien. Il a dit aux chevaliers occidentaux « Voici qu'arrive le roi de l'Orient; si vous ne vous retirez pas, c'est a lui que je remets la ville, et vous vous en repentirez » et aux chevaliers de la Terre Sainte « Quelle sottise de votre part d'aider ces gens-là contre vous; vous savez bien que s'ils prennent Damas, ils s'empareront aussi de vos terres du littoral. Quant a moi je ne puis plus défendre la ville et je vais remettre à Sarf-ad-Dîn. Et vous savez bien que, s'il est le maître de Damas, vous ne pourrez plus tenir en Syrie contre lui ». Réel ou imaginaire le dialogue surprend l'antagonisme entre les latins d'Occident et les « poulains » (chrétiens nés en Terre Sainte).
- <sup>20</sup> *La Continuation de Guillaume de Tyr...*, p. 45: « Sur ce, sire, se vos avés talent de combattre vos a Salahadin, alons nos héberger devant Acre, et seons près de nos forteresses. Je conois Salahadin a si orgueillons et outrecuidi qu'il ne se partira dou reyaume jusques atant que il vos ait envaïe de bataille. Et si il vient combatre a vos devant Acre, et que il nos meschiee

- dont Dieu nos en gart, nos poons avoir recuevre a Acre et as autres citez que illueques sont de pres. Et se Dieu nos en done la victoire, et que nous le desconfissons, et que il soit entrés en sa terre, nos l'avrons si aneenti et debrisé que il ne se pora jamais ralier ».
- 21 Pour les connotations négatives du loup au Moyen Age v. Florence Mc Culloch, *Medieval Latin and French Bestiaries*, Chapel Hill, 1960 [Studies in the Romance Languages and Literatures-33], p. 188-189, Evelyne Patlagean, *De la chasse et du souverain*, dans « *Dumbarton Oaks Papers* », 46, 1992, p. 292; Michel Pastoureau, *Traité d'héraldique*, Paris, 1997, p. 146-147 malgré son rôle important dans le folklore médiéval, le loup est un meuble héraldique rare à cause de son caractère négatif.
- 22 *La Continuation de Guillaume de Tyr...*, p. 46.
- 23 Sylvia Schein, « From 'Milites Christi' to 'Mali Christiani'. The Italian Communes in Western Historical Literature », dans *I Comuni Italiani nel regno crociato di Gerusalemme*, ed. par Gabriella Airaldi et Benjamin Z. Kedar, Genova, 1986, p. 680-689.
- 24 *La Continuation de Guillaume de Tyr...*, p. 46: « Car ciaus de France tienent ciaus d'Ytalie en despit. Car ja tant riches ne sera ne preus que il ne tieignent por vilain. Car le plus de ciaus d'Ytalie sont usuriers ou corsans ou marchaanz ou mariniers et porce qu'il sont chevaliers tienent il cil en despit ».
- 25 Episode étudié par Șerban Papacostea, « Gênes, Venise et la croisade de Varna, dans « *Balcanica Posnaniensia* », 8, 1997, p. 27-37. Pour Philippe de Mézières les habitants de Gênes étaient « des loups ravissables, vestuz de la toison blanche de l'aiguel, a une vermeille croix » par opposition à Venise « vray refuge et seur retrait de tous bons Crestiens desolez et a tribulacion livrez » (Philippe de Mézières, *Le Songe du Vieil Pelerin*, I, ed. by G.W. Coopland, Cambridge University Press, 1969, p. 279). Ni les Vénitiens n'ont pas échappé à l'accusation de trahison; les chroniques vénitiennes ont condamné le roi d'Hongrie pour « la grande infamia seminada per tutto el mondo (...) che nui ieremo caxon de impedir la union del summo Pontifico (...) Et oltra da questo desportando la Dogal Signoria de Veniexia, che quella dava favor e subsidio di infideli Turchi et a altri renegadi Christiani. » (*Chronique de Pietro Dolfìn*, Biblioteca Nazionale Marciana, mss. It. cl. VII, 2558(=12450), p. 647 verso); cf. la *Chronique de Niccolo Trevisan* (Biblioteca Nazionale Marciana, mss. It. cl. VII, microfilm, 164, p. 168 recto): « el Re de Ongaria nel conzilio de Costanza aveva acusado la S<igno>ria de Venesia che la deva favor et agiutorio a turchi contra la cristianitade ».
- 26 *Les Grandes Chroniques de France*, VIII..., p. 206.
- 27 *Anonymi Itali Historia a temporibus Friderici II Augusti usque ad annum 1354*, dans Muratori, « *Rerum Italicarum Scriptorum* », XVI, Milano, 1730 col. 283: « In mea juventute numquam inimicorum facies evitavi: modo quia sum senex et orbis, nolo meum virile nomen in mea senectute delere. Melius est cum virilitatis honore mori, quam cum opprobrio et vilitate vivere;

- et nolo, quod mea facies pro vilitate coram aliis erubescat. Obsecro vos, quod me ad proelium conducatis, ut ibi cum ense in manu meam faciam sepulturam ».
- 28 *Chronique des quatre premiers Valois (1327-1393)*, publiée par Siméon Luce, Paris, 1862; reimprimé par Johnson Reprint Corporation, New York, 1965, p. 55-56.
- 29 *Chronique des regnes de Jean II et de Charles V*, ed. R. Delachenal, I, Paris, 1910, p. 72; une analyse approfondie des sources de la bataille de Poitiers à Françoise Autrand, *La déconfiture. La bataille de Poitiers (1356) à travers quelques textes français des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*, dans « Guerre et société en France, en Angleterre et en Bourgogne XIV<sup>e</sup> - XV<sup>e</sup> siècle », ed. par Philippe Contamine, Charles Giry-Deloison et Maurice H. Keen, Lille, 1991, p. 93-121.
- 30 *Cronica Volgare di Anonimo Fiorentino dall'anno 1385 al 1409 già attribuita a Riero di Giovanni Minerbetti*, dans « Rerum Italicarum Scriptores », t. 27/2, ed. par Elina Bellondi, Citta di Castello, p. 208-209. Le roi a été trahit par « *li Balacchi, ch'erano la sua diretana ischiera, lo tradirono e abbandonaronlo, e fuggirono verso il fiume* ».
- 31 *Mémoires du bon Messire Jean le Maingre dit Boucicaut, Maréchal de France*, dans « Collection universelle des mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France », 6, Paris, 1785, p. 103-104: « quant les Hongres, qui communement, si comme on dict, ne sont pas gens arreztez en bataille et ne sçavent grever leur ennemis, si n'est à cheval traire de l'arc devant et derriere toujours en fuyant, veirent ceste entrée de bataille, pour peur du traict commencerent une grande partie d'eulx à reculer et eulx traire en sus comme lasches et faillies que ils feurent ».
- 32 Par exemple *Chronique du religieux de Saint-Denis contenant la règne de Charles VI de 1380 à 1422*, publ. par M.L. Bellaguet, 1842; nouvelle édition avec une introduction de Bernard Guenée, Paris, 1994, p. 510.
- 33 voir, par exemple, Aziz Suryal Atiya, *The Crusade of Nicopolis...*, p. 70: « In 1396, the Wallachian prince and his 10000 warriors were the first to retire and leave Sigismund alone on the field of Nicopolis Major »; pour Kenneth M. Setton, *The Papacy and the Levant...*, I, p. 354, la retraite des Valaques et des Transylvains a eu lieu au moment critique de la bataille quand le roi faisait des efforts pour redresser la situation: « It was apparently at this critical juncture that Mircea, the voivode of Wallachia, whose Vlachs made up the left wing of Sigismund's forces, and Stephen Lackovic the voivode of Siebenbürgen, whose Transylvanians constituted the right wing, both fled with their followers from the field, leaving the Hungarian and Germans to carry on as best they could ». On peut noter, en passant, qu'en 1396, le voivode de la Transylvanie était Stibor de Stiboricz et non Etienne Lackovic (Lackfi) et le nom du prince de la Valachie est rarement présent dans les sources (les exceptions sont la relation de Schiltberger, la chronique de Johann Tritheim et Annales Estenses). Radu Rosetti, *Notes on the Battle of*

- Nicopolis...*, p. 4 a essayé de justifier la retraite du prince de la Valachie: « can we then wonder that Mircea and his troops should have retired from the battlefield when they saw they were on the losin side knowing as they did that, aftermthe Turkish victory, the Sultan would attack their own country? »
- 34 Pour Martin KINTZINGER, « Sigismond, roi de Hongrie et la croisade », *Annales de Bourgogne*, 68, 1996, p. 25 la fuite de Sigismond à Nicopolis a ruiné sa réputation de chef de guerre.
- 35 V. supra note 23.
- 36 Jean Molinet, *Chroniques*, I, ed. par G. Doutrepoint et O. Jodogne, Bruxelles, 1935, p. 27; v. aussi Froissart, *Oeuvres*, XV, publiés par Kervyn de Lettenhove, Bruxelles, 1871, p. 441: Jean de Nevers était « assez sage, courtois, admiabie, humble et débonnaire ».
- 37 Chrétien de Troyes, « Perceval le Gallois ou le Conte de Graal », dans *La Légende Arthurienne. Le Graal et la Table Ronde*, ed. sous la direction de Danielle Regnier-Bohler, Paris, 1989, p. 162.
- 38 Froissart, *Oeuvres...*, V, p. 247: « Messire Ustasse, vous estes li chevaliers del monde que je veisse oncques mieuls, ne plus vassaument assaillir ses enemis, ni son corps défendre; ni ne trouvai oncques, en bataille là où je fusse, qui tant me donnast à faire corps à corps que vous aves huy fait; si vous en donne le prix, et aussi font tous les chevaliers de mon court par droite sieute. Messire Eustache, je vous donne ce chapeau pour le mieux combattant de toute la journée de ceux de dedans et de dehors et vous prie que vous le portez cette année pour l'amour de moi ».
- 39 Franco Cardini, « Războinicul și cavalerul », dans *Omul medieval* sous la direction de Jacques Le Goff, trad. par Ingrid Ilinca et Dragoș Cojocaru, Iași, 1999, p. 77.
- 40 William Shakespeare, « Julius Caesar », II, 2, dans *The Complete Works of William Shakespeare*, London, 1998, p. 592.
- 41 Froissart, *Oeuvres...*, V, p. 62-63: « Messire Thomas, mes fils est-il ne mors, ou atierés, ou si blecies qu'il ne se ouist aidier ? Cels respondi: Nennil, monsieur, se Dieu plaist; mais il est en dur parti d'armes si aroit bien mestier de votre ayde. Messire Thomas, dist li rois, or retournés devers lui et devers chiaus qui ci vous ont envoyé et leur dittes de par moy qu'il ne m'envoient meshui requerre pour aventure qui leur aviengne, tant que mes fils soit en vie, et dittes-leur que je leur mande que il laissent à l'enfant gaegnier ses esperons, car je voel, si Diex l'a ordonné, que la journée soit sienne et que li honneur l'en demeure et à chiaus en qui charge je l'ai bailliet. »
- 42 C'est ainsi qu'on peut interpreter le dialogue entre Erart de Syverey et Joinville pendant la bataille de Mansourah : *Erart de Syverey me dit* « Sire, se vous cuidiés que moy ne mes hers n'eussions reprouvier, je vous iroie querre secours au conte d'Anjou que je voi la enmi les chans ». *Et je li dis* « Messire Erart, il me semble que vous fériés vostre grant honeur se vous nous aliés

- querre aide pour nos vies sauver, car la vostre est bien en aventure » v. Joinville, *Vie de Saint Louis*, texte établi, traduit, présenté et annoté avec variantes par Jacques MONFRIN, Paris, 1995, p. 110.
- 43 A Crecy les chevaliers ont tué les arbalétriers qui ont prit la fuite (*Les Grandes Chroniques de France*. IX. *Charles IV le Bel, Philippe VI de Valois*, publ. par Jules Viard, Paris, 1937, p. 283; v. aussi Froissart, V, p. 49: « Or tos, or tos ! Tués toute ceste ribaudaille : il nous ensonniet et tiennent la voie sans raison »); le statut de la Toison d'Or prevoie l'exclusion de l'ordre pour les chevaliers qui quittaient le champ de bataille. C'était le cas de Jean de Montagu-Neufchâtel, puni pour sa défection pendant le combat d'Anthon (11 juin 1430) v. C.A.J. Armstrong, « La Toison d'Or et la loi des armes », dans *Publication du Centre Européen d'Etudes Burgondo-Médianes*, 5, 1963, p. 71-77.
- 44 *Memoires du bon Messire Jean le Maingre dit Boucicaud...*, p. 105. Le souvenir de Nicopolis peut expliquer les paroles d'un chevalier du duc de Bourgogne, Bertrandon de la Brocquière, vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle: « quant a moi, j'avoue que je me fierais moins a un hongrois qu'a un Turc ! »
- 45 Froissart, *Oeuvres...*, V, p. 58: « Ha ! Chiers sires et nobles roys, ayes atemprance et mesure en vous. Se aucune partie de vos gens se sont perdu par follie et par leur outrage, ne vous voeilliés pour ce mettre en péril, ne le noble couronne de France en tel meschief, ne tel aventure, car encorres estes-vous puissans assés de rasssembler otant de gens que vous avés perdu et plus asséz ». Quand même il y a des sources qui ont exalté la bravoure du roi pendant le combat v. *Chronique des quatre premiers Valois...*, p.16: « Le roy Philippe en sa hastiveté se porta celui jour comme très bon chevalier et y fit merveilles d'armes, mais fortune tourna contre lui ».
- 46 Froissart, *Oeuvres...*, XV, p. 317.
- 47 Pour F. Ganshof, *Histoire des relations internationales I. Le Moyen Age*, sous la direction de Pierre Renouvin, 1953, p. 224, Jean le Bon était un « héroïque imbécile ».
- 48 *Mémoires du bon Messire Jean le Maingre dit Boucicaud...*, p. 106.
- 49 Claude Gaier, « La cavalerie lourde en Europe occidentale du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle. Un problème de mentalité », dans *Idem*, « Armes et combats dans l'univers medieval », Bruxelles, 1995, p. 301 donne l'exemple de quelques chevaliers qui avaient mi-pied à terre pour combattre et ont été considérées par leurs adversaires comme paysans et piétaille.
- 50 Pour le maréchal Boucicaud (v. supra note 28) les Hongrois « ne sont pas gens arreztez en bataille et ne sçavent grever leurs ennemis, si n'est à cheval traire de l'arc devant et derriere toujours en fuyant »; les Annales de Raguse notent aussi que « duca di Bergognia disprezava li Ungari » (« Anales Ragusini Anonymi », dans *Monumenta Spectantia Historiam Slavorum Meridionalium*, I, Zagreb, 1883, p. 50).
- 51 *Chronique du religieux de Saint-Denis...*, p. 488; cf. Jean Juvenal des Ursins, *Chronique de Charles VI...*, p. 398; Philippe Contamine, *La Guerre au Moyen*

- Age, Paris, 1992, p. 412 la coutume était de placer au premier rang les meilleurs soldats ou des troupes dont la réputation de vaillance est reconnue (Templiers ou Hospitaliers).
- 52 *Mémoires du bon Messire Jean le Maingre dit Boucicaut...*, p. 95.
- 53 *Chronique du religieux de Saint-Denis ...*, p. 490: « Stare eciam extremi in acie, hoc in opprobrium nostrum et cunctis populis in risum verteretur, qui formidini vel pusillanimitani forsitan hoc ascriberent ».
- 54 En Terre Sainte l'avant-garde revenait toujours au seigneur du contrée; à Montgisard Baudouin d'Ibelin « demanda la première joust, qu'il se devoit combatre en sa tiere ; si devoit avoir la première bataille. Et li rois li otria » ( *Chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier...*, p. 44) ; plus explicite *La Continuation de Guillaume de Tyr...*, p. 53-54 : « Ce est le droit des barons dou roiaume. Quant il i a ost en lor seignorie, li baron en cui terre se doit faire la bataille, il a la premiere eschile et la premieraine pointe et a l'entrer de sa terre fait il l'avant garde, et au retourner la riere garde ».
- 55 *Chronique du religieux de Saint-Denis ...*, p. 488, 490; *Chronographia Regum Francorum*, III, publ. par H. Moranvillé, Paris, 1897, p. 137.
- 56 Jean Juvenal des Ursins, *Chronique de Charles VI...*, p. 398; Johann Schiltberger dans Călători străini despre Țările Române » Bucarest, 1968, p. 29; Johann Tritheim dans Serban Papacostea, « Mircea la Nicopol (1396): o mărturie ignorată », *Revista de Istorie*, 39, 1986, 7, p. 698.
- 57 *La Chronique liégeoise de 1402*, publ. par E. Bacha, Bruxelles, 1900, p. 432: « Bene sciebat quod prius consueverant mittere debile et ultimo robustos ».
- 58 L'expression a fait fortune parmi les historiens du Moyen Age: v. par exemple *Les Grandes Chroniques de France*, IX..., p. 284 « En celui lieu de Crecy, la fleur de la chevalerie de France chée » ou *Chronique des quatres premiers Valois...*, p. 54, « Et moult estoit grant douleur à veoir et regarder que la fleur de toute noblesse et chevalerie du monde se mettoit ainsi à destruction, à mort et à martire tant d'une part que d'autre ». Pour Froissart, *Oeuvres...*, XV, p. 316 le desastre de Nicopolis était comparable avec Roncevaux.
- 59 *Memoires du bon Messire Jean le Maingre dit Boucicaut...*, p. 106; v. aussi p. 105: « Ha! Noble contrée de François ce n'est mie de maintenant que tes vaillans champions se monstrent hardis et fiers entre toutes les nations du monde ».
- 60 Apud R.C. Smail, *Crusading Warfare (1097-1193)*, London-New York-Melbourne, 1976, p. 138. L'auteur montre que les paroles du chroniqueur arabe ne sont totalement dénuées de fondement si l'on tient compte de la conception sur la guerre des latins de Terre Sainte.
- 61 *La Continuation de Guillaume de Tyr...*, p.39.
- 62 *Chronique des quatres premiers Valois...*, p. 16
- 63 *Les Grandes Chroniques de France*. IX..., p. 282.

- 64 *Les Vrayes Chroniques de Messire Jehan le Bel*, II, publ. par M.L. Polain, Bruxelles, 1863, p. 87: « Sire, vostre ost est grandement espars par ces champs, si sera bien tant ainchoys qu'il soit tout assemblé, car nonne est ja passé; si vous conseille que cy facés votre ost logier, et puis demain au matin, après la messe, vous ordonnerez vos batailles et irez sus vos anemis en nom de Dieu et de saint George, car je suy certain qu'ils ne fuiront pas ».
- 65 Ibidem; une relation semblable à Froissart, *Oeuvres*, V, publ. par le baron Kervyn de Lettenhove, Bruxelles, 1868, p. 39 qui donne le nome du sage chevalier : Monne de Basele.
- 66 *Chronique des quatre premiers Valois...*, p. 50-51.
- 67 *Mémoires du bon Messire Jean le Maingre dit Boucicaut...*, p. 101-102.
- 68 Bernard de Clairvaux, *Eloge de la Nouvelle Chevalerie. Vie de Saint Malachie*. [Oeuvres Complètes, XXXI], introduction, notes et index par Pierre-Yves Emery, Paris, 1990, p. 58: « Miles, inquam, Christi securus interimit, interit securior. Sibi praestat cum interit, Christo cum interimit ».
- 69 Ibidem: « Super haec omnia est, quod armati conscientiam magis terret causa illa nimirum satis levis ac frivola, qua videlicet talis praesumitur et tam periculosa militia. Non sane aliud inter vas bella movet litesque suscitatur, nisi aut irrationabilis iracundiae motus, aut inanis gloriae appetitus, aut terrena qualiscumque possessionis cupiditas. Talibus certe ex causis neque occidere, neque occumbere tutum est ».
- 70 *Chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier...*, p. 43. On peut mettre en rapport cette idée avec le Livre de Macchabées et avec les paroles de Saint Bernard: « non in multitudine exercitus est victoria belli, sed de caelo fortitudo est » (Bernard de Clairvaux, *Eloge...*, p. 72).
- 71 *Les Grandes Chroniques de France. VIII. Philippe III le Hardi, Philippe IV le Bel, Louis X le Hutin, Philippe V le Long*, publ. par Jules Viard, Paris, 1934, p. 204.
- 72 Jean Juvenal des Ursins, *Chronique de Charles VI...*, p. 398; cf. *Chronique du religieux de Saint-Denis...*, p. 485.
- 73 N. Iorga, *Philippe de Mézières et la croisade...*, p. 497, 500.
- 74 *Chronique des quatre premiers Valois (1327-1393)...*, p. 187, les paroles se rapportent à la conquête d'Alexandrie en 1365 par Pierre de Lusignan ; la chronique ajoute que « Ce fut par la grace et voulenté de Nostre Seigneur Jhesucrist que ce fait ainsi advint, car Dieu ne vouloit pas que sa noble chevalerie des Crestiens fust perie entre les mains des mescreans et aussi pour donner exemple aux nobles, aux puissans et bonnes gens d'armes qui se travailloient à confondre et grever les ennemis de la foy ».
- 75 *Chronique du religieux de Saint-Denis...*, p. 496.
- 76 Ph. CONTAMINE, *La Consolation de la desconfiture...*p. 42-43 pour Philippe de Mézières les vertus fondamentales de la chevalerie sont la règle, la discipline, l'obedience et la justice.
- 77 Pierre Dubois, *The Recovery of the Holy Land*, translation, Introduction and notes by Walther I. Brandt, New York, 1956, p. 73.



- 78 George Duby, « Au XII<sup>e</sup> siècle: les 'jeunes' dans la société aristocratique », dans *Annales E.S.C.*, 1964, p. 835-896.
- 79 *Chronique du religieux de Saint-Denis...*, p. 502.
- 80 Froissart, *Oeuvres*, XV, p. 314; cf. Schiltberger..., p. 29.
- 81 *Chronique du religieux de Saint-Denis...*, p. 494.
- 82 Froissart, *Oeuvres*, XV, p. 315.
- 83 *Chronique du religieux de Saint-Denis...*, p. 488: « Advenientibus Turcis, nos duas acies faciemus, non multo inter se distantes spacio, ut sic una alteri possit, si indigeat, opem ferre; et primo eorum agmini, ingentes quas mecum traxi copias pedestrium hominum opponemus, ut, dum durabit conflictus, inter nos deliberemus qualiter potenciores qui sequentur poterimus superare. Per hanc viam, sicut spero, pervenire poterimus ad peroptatum effectum, ad honorem nominis christiani ».
- 84 Schiltberger..., p. 29; Johann Tritheim..., p. 698; *Chronique du religieux de Saint-Denis...*, p. 488; Jean Juvenal des Ursins, *Chronique de Charles VI...*, p. 398.
- 85 Ibidem: « ...semper in rebus bellicis istum modum agrediendo servare consuevi ».
- 86 P. D'Oudeghert, *Annales de Flandre*, ed. par M. Lebroussart, Gand, II, p. 610-611; une explication semblable dans *Anales Ragusini Anonymi...*, p. 50-51. « Et duca di Bergognia disprezava li Ungari et non volse far con lori insieme la battaglia, ma per se. Et non volse far battaglia con li Turchi a cavallo, perchè sono femine et fece la battaglia con lori a pie. Ma Turchi lo facevano romper Duca di Bergognia per tal modo che pochi Bergognesi restorno vivi (...) Et Re Vladisavo (sic!) fo scampato con pochi soi baroni alla via della Bosna et verse in Dalmazia »
- 87 *Chronique du religieux de Saint-Denis...*, p. 510-512; cf. Juvenal des Ursins, *Chronique de Charles VI...*, p. 399: « Et furent les François et ceux de leur compagnee desconfits et tous morts ou pris (...) Et estoit comme commune renommé que ladite desconfiture estoit venue sur les François et chrestiens par l'orgueil des François et par ce qu'ils n'avoient pas voulu croire le roy d'Hongrie. »
- 88 Jacques Krynen, *L'Empire du Roi. Idées et croyances politiques en France XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1993, p. 319-322; Françoise Autrand, *La déconfiture. La bataille de Poitiers...*, p. 98-100.
- 89 Philippe de Mézières, *Le Songe du Vieil Pelerin*, I, ed. by G.W. Coopland, Cambridge, p. 531.
- 90 Philippe de Mézières, « Epistre Lamentable et consolatoire », dans *Oeuvres de Froissart*, publ. par Kervyn de Lettenhove, 16 (1397-1400), Bruxelles, 1872, p. 453: « Chacun scet qu'une pomme pourrie mise ou milieu de quarante fera les autres pourrir ».
- 91 Ibidem; une analyse de l'attitude vers les orthodoxes à travers toutes les oeuvres de Mézières à Kiril Petkov, *The Rotten Apple and the Good apples...*, p. 255-270.

- 92 Philippe de Mézières, *Le Songe du Vieil Pelerin...*, II, , p. 434.
- 93 Ibidem, I, p. 253.
- 94 Ibidem.
- 95 « Annales Mediolanenses ab anno MCCXXX usque ad annum MCCCCII », dans *Rerum Italicarum Scriptores*, ed. par L.A. Muratori, t. XVI, Milano, 1730, col. 826.
- 96 Ibidem: « In dicto proelio et in quadam Valle, ubi erant vexilla XVI Christianorum accesserunt XXIV millia Christianorum renegatorum, qui coeperunt clamare: Vivat Sanctus Dionysius & Sanctus Georgius; quae nomina erant data aciebus Christianorum. Credentes Christiani, quod esset auxilium, quod exspectabant ab Alamannis & aliis Christianis laudaverunt Deum & accesserunt cum laetitia ad istos renegatos Christianos. Omnes una voce clamabant: Vivat Sanctus Dionysius & Sanctus Georgius. Sic Christiani decepti se immiscuerunt cum dictis renegatis & positi fuerunt in conflictum & mortui & capti fuerunt omnes ».
- 97 Un autre miracle est mentioné par Juvenal des Ursins, *Chronique de Charles VI...*, p. 399: « ... les Sarrasins laisserent les chrestiens morts emmy les champs, pour le faire devorer aux loups et bestes sauvages, sans vouloir souffrir qu'ils fussent mis en terre. Et furent treize mois tous nets et blancs, sans ce que oncques bestes y touchast, et disoient les Sarrasins que les bestes n'en daignoient manger ».
- 98 On trouve de nombreux exemples dans *Histoire Anonyme de la Première Croisade*, ed. par Louis Brehier, Paris, 1924, p. 48, 132-134, 154, 214; v. aussi Paul Alphandéry, Alphonse Dupront, *La chrétienté et l'idée de croisade*, Paris, 1995 spécialement chapitre II « Visions et prophéties ».
- 99 Par exemple la relation de la victoire chrétienne à Smyrne, en 1345 (Nicolae Iorga, « Une lettre apocryphe sur la bataille de Smyrne », dans *Revue de l'Orient Latin*, 3, 1895, p. 27-31), quelques témoignages concernant les combats de Jean Hunyadi contre les Turcs (Jeahan de Wavrin, *Recueil des Chroniques...*, V, p. 361-362) ou le siège de Belgrade par le sultan Mehmed II (v. Jacques du Clerc, *Mémoires sur le règne de Philippe le Bon duc de Bourgogne*, II, ed. par Reiffenberg, Bruxelles, 1835, p. 221).
- 100 Jacobo de Delayto, « Annales Estenses » dans *Rerum Italicarum Scriptores*, ed. L. A. Muratori, t. XVIII, Milano, 1731, col. 935-936.
- 101 Ibidem.
- 102 Antonio Morosini, *Chronique*, introduction et commentaire par Germain Lefèvre-Pontalis; texte établi par Leon Dorez, Paris, 1898.
- 103 Biblioteca Nazionale Marciana, mss. It. cl. VII, 2558 (=12450).
- 104 Antonio Morosini..., p. 10; Pietro Dolfin..., p. 181 verso.
- 105 *Chronique du religieux de Saint-Denis...*, p. 487: « feras pesimas et nequam homines ».
- 106 Ibidem.

- <sup>107</sup> Jean Richard, *Les causes des victoires mongoles d'après les historiens occidentaux du Moyen Age*, dans Idem « Croisés, missionnaires et voyageurs. Les perspectives orientales du monde latin médiéval », London, 1983, p. 104-117.
- <sup>108</sup> Philippe Contamine, *La guerre au Moyen Age...*, p. 410-411.
- <sup>109</sup> Jehan de Wavrin, seigneur de Forestel, *Recueil des Chroniques et Anchiennes istoires de la Grant Bretagne, a present nomme Engleterre*, ed. par sir William Hardy and Edward L.C.P. Hardy, t. V, London, 1891, p. 108-109. Pour l'expédition bourguignonne sur le Danube v. Nicolae Iorga, « Les aventures « sarrazines des français de Borgogne au XV<sup>e</sup> siècle », dans *Mélanges d'histoire générale* publ. par Constantin Marinescu, I, Cluj, 1927, p. 7-56 et récemment Jacques Paviot, « La piraterie bourguignonne en mer Noire à la moitié du XV<sup>e</sup> siècle », dans *Horizons marins itinéraires spirituels (V<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, ed. H. Dubois, J.C. Hocquet, A. Vauchez, t. II « Marins, navires, affaires », Paris, 1987, p. 203-214.
- <sup>110</sup> B. Guinée, *Histoire et culture historique...*, p. 79.